

## **La disgrâce d'Antoine Daquin, Premier médecin de Louis XIV (1693)**

J.J. Peumery

### **Résumé**

*Antoine Daquin, Premier médecin de Louis XIV et comte de Jouy-en-Josas, naquit à Paris. Il était le fils de Louis-Henri Daquin, médecin de la reine Marie de Médicis; son grand-père paternel, né dans la religion juive, se convertit au catholicisme à Aquino, en Italie, d'où son nom d'Aquin, puis Daquin. A. Daquin fit ses études de médecine à Montpellier et fut reçu docteur le 18 mai 1648. Il épousa Marguerite Gayant, la nièce d'Antoine Vallot, Premier médecin de Louis XIV; cette parenté lui permit d'obtenir la charge de Premier médecin de la reine, puis, après la mort de Vallot, de lui succéder, le 18 avril 1672, comme Premier médecin du roi. Le soutien de la favorite, Mme de Montespan, le servit dans cette désignation. Daquin était bon médecin, mais Use montra maladroît: "grand courtisan, mais riche, avare, avide, voulant établir sa famille en toutes façons". Il osa réclamer au roi l'archevêché de Tours, pour l'un de ses fils abbé : "ce fut l'écueil où il se brisa". Le 2 novembre 1693, le comte de Pontchartrain vint chez lui, par ordre du roi, lui annoncer qu'il devait quitter la Cour sur-le-champ, avec défense d'y revenir et d'écrire au roi. Guy-Crescent Fagon était nommé archiatre à sa place, le même jour; mais Fagon avait travaillé à la perte de Daquin, dans l'intention de lui ravir ce poste, avec la complicité de la nouvelle favorite, Mme de Maintenon. Après sa disgrâce, Daquin se retira vraisemblablement à Moulins; il mourut obscurément à Vichy, le 17 mai 1696. Daquin est aujourd'hui considéré comme une victime des intrigues de Cour, d'où sa célébrité.*

### **Summary**

*Antoine Daquin, Principal Physician of Louis XIV and Earl of Jouy-en-Josas, was born in Paris. He was the son of Louis-Henri Daquin, Physician to Queen Marie de Medicis; his paternal grandfather, born in the Jewish religion, became converted to Catholicism at Aquino, in Italy, whence his name d'Aquin, then Daquin. A. Daquin studied to be a doctor at Montpellier and graduated on 18 May 1648. He married Marguerite Gayant, Antoine Vallot's niece, Antoine Vallot being the Principal Physician of Louis XIV. This relationship permitted him to get the position of Principal Physician of the Queen, then, after Vallot's death, to succeed him, on 18 April 1672, as Principal Physician of the King. The kindness of the King's mistress, Mme de Montespan, helped him in that appointment. Daquin was a good doctor, he turned out awkward: "great courtier, but rich, miser, grasping, wanting to establish his family anyway" said the Due de Saint-Simon. He dared ask the King for the Archbishopric of Tours for his son : "it was the rock on which he broke up" said again Saint-Simon. On 2 November 1693, the comte de Pontchartrain came to his home by order of the King, to tell him, he was ordered to retire from Court without delay. It was forbidden him to come back to write to the King. Guy-Crescent Fagon was designated "Premier Medecin" instead of him; but Fagon had worked at the undoing of Daquin, with a view to robbing him of his position, with the complicity of the King's new mistress, Mme de Maintenon. After his disgrace, Daquin retired probably to Moulins; he died obscurely in Vichy, on 17 May 1696. Today, Daquin is regarded as a victim of intrigues of Court, which explains his celebrity.*

Jean-Jacques Peumery,  
392, avenue du Marechal de Lattre de Tassigny,  
62100 Calais, France

Les intrigues de la Cour ternissaient souvent la réputation des médecins du roi. Une des principales victimes en fut Antoine Daquin, qui encourut la disgrâce, bien qu'il fût digne de considération et que tout le monde regardât sa position comme inébranlable.

Antoine Daquin naquit à Paris. Sa date de naissance est controversée : d'après certaines sources, elle se situerait vers 1620, selon d'autres (et notamment les textes de Boislisle) Daquin serait né vers 1632. Il était le fils de Louis-Henri Daquin, médecin de la reine Marie de Médicis en 1640. Son grand-père paternel, né à Carpentras en 1578, dans la religion juive, s'appelait Mardochee; il se convertit au catholicisme à Aquino, en Italie, d'où son nom d'Aquin, puis Daquin, et le prénom Mardochee devint celui de Philippe. Il se rendit ensuite à Paris, où il fut nommé professeur d'hébreu au Collège de France (Friedenwald).

Antoine Daquin fit ses études de médecine à Montpellier; il y prit le bonnet doctoral le 18 mai 1648. En 1661, il était nommé intendant au Jardin du roi. Il épousa Marguerite Geneviève Gayant qui était la nièce d'Antoine Vallot, Premier médecin de Louis XIV. C'est sans doute cette parenté avec Vallot qui lui permit d'acquiescer, en 1667, la charge de Premier médecin de Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV. Malgré quelques insuccès, notamment la mort de la reine à l'âge de quarante-cinq ans qu'on lui reprocha, Antoine Daquin parvint, le 18 avril 1672, après la mort de Vallot, à la fonction tant convoitée de Premier médecin de Louis XIV. Le 1<sup>er</sup> janvier 1684, il recevait le titre d'intendant de la Maison de la Dauphine.

Pendant plus de vingt années, Daquin se dévoua à son royal patient. Il le soigna pour différents syndromes : une luxation du coude à la suite d'une chute de cheval, une arthrite goutteuse du pied gauche, un furoncle de l'aisselle, une nécrose de la voûte palatine, fort gênante en raison de la cacosmie qu'elle occa-

sionnait, une extraction des dents de la mâchoire supérieure, sans omettre un abcès du périnée ayant entraîné une fistule anale intarissable qui donna beaucoup de soucis aux médecins et aux chirurgiens durant l'année 1686 (Simon).

Malgré ses qualités médicales, Antoine Daquin ne jouissait pas de la considération générale. Gui Patin, doyen de la Faculté de médecine de Paris (1600-1672), comme bien d'autres, nourrissait pour lui un profond mépris, et Mme de Sévigné n'en avait pas une meilleure opinion. Il s'était aliéné la sympathie du corps professoral montpelliérain en faisant nommer, en 1670, à la charge de démonstrateur de chimie à l'Université de médecine de Montpellier, son protégé Sébastien Matte la Faveur qu'il avait nonnu lorsqu'il faisait ses études (Dulieu). Et il n'était pas jusqu'à Molière qui ne le haïssait pour avoir soi-disant laissé mourir son fils. Aussi l'auteur de "Don Juan" se déclara-t-il contre l'antimoine dont Daquin était un chaud partisan: Sganarelle raconte à Don Juan comment il a tué un malade qui ne pouvait mourir, en lui donnant de l'émétique (acte III, scène 1).

Gui Patin reprochait à Daquin son origine juive qui ne remontait pas plus loin qu'à son grand-père, rabbin d'Avignon, converti à Aquino (royaume de Naples) et qui avait pris le nom de ce bourg. Son père, médecin ordinaire du roi en 1651 et intendant de la Dauphine, avait été anobli en 1669. Aussi quand Antoine, Premier médecin, acquit le comté de Jouy-en-Josas, il le fit rattacher directement à la mouvance du Louvre et plaça sur les armes italiennes d'Aquino une couronne comtale avec l'énumération de tous ses titres : "conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé, Premier médecin de Sa Majesté, surintendant général des bains, eaux et fontaines minérales et médicinales de France, etc.". Les épigrammes ne se firent pas attendre.

Ses détracteurs parlent aussi de sa "rapacité" qui était presque proverbiale. Outre sa

Antoine d'Aquin, Premier médecin de Louis XIV (Photo, bibliothèque Interuniversitaire de Médecine, Paris)



charge qui lui rapportait 45.000 livres par an, il avait obtenu une pension de 4.000 livres en 1692 ainsi qu'une somme de 100.000 livres, en partage d'honoraires, après la grande opération du roi (1686); sans compter des charges ou des abbayes pour toute sa famille, même pour le précepteur de ses enfants (Boislisle, note 1, p. 285).

Il est certain que la protection de personnes influentes jouait un grand rôle dans la position de certains fonctionnaires du royaume. Après le départ de Louise de La Vallière, supplantée par la marquise de Montespan en 1667, Antoine

Daquin ne perdit pas sa place, car la nouvelle favorite le soutint hardiment. Mais lorsque Mme de Maintenon succéda à Mme de Montespan, qui dut quitter Versailles en 1691, la situation de Daquin se trouva compromise et le Premier Médecin perdit tout son prestige. Daquin dut céder son poste à Gui-Crescent Fagon (1638-1718), le protégé de Mme de Maintenon, qui fut nommé Premier médecin du roi à sa place, le 2 novembre 1693. Une favorite le mit sur un piédestal, l'autre le fit descendre.

En dehors des intrigues et du favoritisme, qui en représentent la cause fondamentale, diffé-

rentes hypothèses ont été émises pour tenter d'élucider les motifs du renvoi d'Antoine Daquin.

Dans son "Tableau de Paris" (1781-1788), Louis- Sébastien Mercier fait intervenir Georges Mareschal dans la disgrâce de Daquin, Premier médecin de Louis XIV. Or Daquin fut remplacé par Fagon le 2 novembre 1693 et Mareschal ne devint Premier chirurgien du roi que dix ans plus tard, le 14 juin 1703. Mercier commet donc une erreur anachronique qui met en doute la "sûreté d'information" du "Tableau de Paris".

*"Louis XIV vieillissait; on avait l'habitude de le saigner tous les mois. Un jeune petit chirurgien qui avait gagné assez gros sur le pavé de Paris par une très grande habileté à saigner, s'imagina que sa fortune serait faite s'il pouvait parvenir à saigner une fois le roi. Il trouva des connaissances auprès de Daquin, pour lors Premier médecin, et lui conta son affaire, lui disant que s'il pouvait lui procurer ce qu'il désirait, il y avait dix mille écus consignés chez un notaire.*

*"Daquin avait bien envie de les gagner; mais la chose n'était pas facile à mener, parce que Mareschal, pour lors Premier chirurgien, ne quittait guère le roi. Il ne laissa pas de lui donner quelques espérances et lui conseilla de se tenir toujours à portée des occasions, en venant s'établir à Versailles, ce qu'il fit.*

*"Un jour enfin que Mareschal avait demandé au roi un congé de deux ou trois jours pour aller à sa campagne de Bièvre, Daquin crut le moment favorable. Il tâta le pouls du roi, le matin à son ordinaire, contrefit beaucoup l'effrayé, trouva un battement inquiétant, disait-il, et une saignée était absolument nécessaire. Il n'y avait pas de temps à perdre.*

*"Le roi avait d'abord eu quelques répugnances, n'ayant pas pour le moment Mareschal auprès de lui; la peur l'avait enfin déterminé à tout et Daquin avait proposé son petit chirurgien comme étant un des plus habiles*

*saigneurs du Royaume. On l'avait envoyé chercher; la saignée fut faite et Daquin envoya aussitôt retirer les dix mille écus consignés chez le notaire.*

*"Sur ces entrefaites, Mareschal, à qui on avait envoyé un courrier, était revenu à la minute. Il n'avait pas été peu étonné de trouver le roi saigné, qu'il venait presque de quitter et auquel, à son retour, il ne trouvait plus le moindre symptôme de mal. Cela commença à lui donner à penser.*

*"Comme le petit chirurgien n'avait que quelques louis à espérer pour sa saignée, et qu'il commençait à voir qu'il pourrait fort bien s'être trompé dans son attente, Mareschal, à force de le tourner, vint à bout de savoir le fond de l'histoire; et le roi ne fut pas longtemps sans en être instruit, car Mareschal, ennemi de Daquin, avait été aussitôt lui en rendre compte.*

*"Le roi entra dans une fureur terrible ; il fit arrêter Daquin et abandonna l'affaire au jugement du Conseil d'Etat. Toutes les voix y furent pour la mort, disant que Daquin avait fait trafic du sang du roi. Enfin, le roi, un peu revenu de sa colère, lui fit grâce de la vie, mais à condition qu'il perdrait sa place de Premier médecin et se retirerait à Quimper-Corentin.*

*"Cela ne rendit pas l'argent au petit chirurgien, à qui il en coûta vingt-huit mille livres pour avoir eu l'honneur de saigner une fois Louis XIV".*

*("Tableau de Paris", Amsterdam, 1788, T. IX, p.151).*

Si l'anecdote rapportée par Mercier est véritable, ce fut Charles-François Félix, prédécesseur de Georges Mareschal, qui découvrit le marché conclu entre Daquin et le jeune chirurgien.

Saint-Simon donne une autre version de la mise à pied de Daquin et son remplacement par Fagon ; mais il ne parle pas de saignée faite au roi avec la complicité du Premier médecin.

Voici ce qu'il écrit :

*"D'Aquin, Premier médecin du roi, créature de Mme de Montespan, n'avait rien perdu du son crédit par l'éloignement final de la maîtresse; mais il n'avait jamais pu prendre avec Mme de Maintenon, à qui tout ce qui sentait cet autre côté fut toujours plus que suspect. D'Aquin était grand courtisan, mais riche (1), avare, avide, et qui voulait établir sa famille en toutes façons (...). Le roi peu à peu se lassait de ses demandes et de ses importunités. Lorsque M. de Saint-Georges passa de Tours à Lyon, par la mort du frère du premier maréchal de Villeroy(...) D'Aquin avait un fils abbé, de très bonnes moeurs, de beaucoup d'esprit et de sa voir, pour lequel il osa demander Tours, de plein saut, et en presser le roi avec la dernière véhémence. Ce fut l'écueil où Use brisa..."*(Saint-Simon, p. 121).

Mme de Maintenon profita du dégoût du roi pour un homme qui "quémandait" sans cesse et qui avait l'impudence de vouloir faire d'emblée de son fils un archevêque, en dépit des abbés de très belles qualités morales et de tous les évêques du Royaume - et Tours fut finalement donné à l'abbé d'Hervault qui avait été longtemps auditeur du tribunal de la Rote, à Rome, et y avait été estimé pour le bien qu'il avait accompli.

*"Mme de Maintenon qui voulait tenir le roi par toutes les avenues et qui considérait celle d'un premier médecin habile et homme d'esprit comme une des plus importantes, à mesure que le roi viendrait à vieillir et sa santé à s'affaiblir, savait depuis longtemps d'Aquin et saisit ce moment de la prise si fort qu'il donna sur lui et de la colère du roi : elle le résolut à le chasser, et en même temps à prendre Fagon à sa place.*

*Ce fut un mardi, jour de la Toussaint, qui était le jour du travail chez elle de Pontchartrain qui, outre la Marine, avait Paris, la Cour et la Maison du roi en son département. Il*

*eut donc ordre d'aller le lendemain, avant sept heures du matin, chez d'Aquin, lui dire de se retirer sur-le-champ à Paris; que le roi lui donnait six mille livres de pension et à son frère, médecin ordinaire, trois mille pour se retirer aussi; et défense au Premier médecin de voir le roi et de lui écrire. Jamais le roi n'avait tant parlé à d'Aquin que la veille, à son souper et à son coucher, et n'avait paru mieux le traiter. Ce fut donc pour lui un coup de foudre, qui l'écrasa sans ressource.*

*La Cour fut fort étonnée et ne tarda pas à s'apercevoir d'où cette foudre partait, quand on vit, le jour des Morts, Fagon déclaré Premier médecin par le roi même qui le lui dit à son lever et qui apprit, par là, la chute de d'Aquin à tout le monde qui l'ignorait encore, et qu'il n'y avait pas deux heures que d'Aquin l'avait apprise lui-même. Il n'était point malfaisant et ne laissa pas, à cause de cela, d'être plaint et d'être même visité dans le court intervalle qu'il mit à s'en aller à Paris".* (Saint-Simon, p.122).

L'interprétation de Saint-Simon est conforme à l'article du "Journal de Dangeau" écrit à cette époque. Le mémorialiste Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, tint un journal, de 1684 à 1720, qui ne fut publié qu'entre 1854 et 1860, avec les "Additions de Saint-Simon".

Voici l'extrait du "Journal de Dangeau" du 2 novembre 1693 :

*"D'Aquin et Fagon, Premiers médecins du roi... D'Aquin était fort ignorant et fort intéressé, et devait sa fortune à Mme de Montespan. Sa faveur avait toujours paru la même; mais le roi se lassait de lui et était poussé par Mme de Maintenon pour Fagon qui avait eu soin des enfants du roi pendant qu'elle en était gouvernante et qu'elle avait depuis fait premier médecin des enfants de France. D'Aquin s'acheva de perdre en pressant trop le roi à donner son fils, agent du clergé, l'archevêché de Tours. On remarqua que, la veille qu'il fut chassé,*

*le roi lui parla pendant tout son souper et le traita à merveille. L'ordre était donné à Pontchartrain de l'aller congédier avant le lever. Cet abbé d'Aquin mourut évoque de Séez et avait beaucoup d'esprit, de savoir et d'application; très bon évoque, mais voulant dominer".*

Ce fut donc le comte de Pontchartrain ( 1643-1727) qui fut chargé d'annoncer à Daquin sa révocation et la nouvelle fonction de Fagon; et comme le médecin lui demandait quelle pouvait être la cause de sa disgrâce, il lui avoua qu'en homme d'honneur il n'en savait rien. Fagon avait su de son côté intriguer adroitement. Habile courtisan, il connaissait bien le roi ainsi que Mme de Maintenon et toute la Cour. Il avait été le médecin des enfants du roi, alors que Mme de Maintenon en était la gouvernante; c'est là que leur liaison avait commencé. De ce poste, il passa aux enfants de France d'où il fut désigné pour être le Premier médecin du roi. De toute évidence, il a mieux manœuvré que Daquin pour obtenir et conserver cet emploi.

•  
*"Sa faveur et sa considération, qui devinrent extrêmes, ne le tirèrent jamais de son état ni de ses moeurs, toujours respectueux et toujours à sa place" écrira Saint-Simon, p.123.*

Jalousie et cupidité jouèrent un rôle certain dans l'affaire. Le Père Léonard, dans un article sur d'Aquin, dit en effet qu'on attribua la disgrâce du Premier médecin à ce qu'il avait reproché, en termes choquants, au Père de La Chaise, la nomination de l'abbé d'Hervault à Tours; mais il ajoute qu'on l'accusait aussi d'avoir conservé une correspondance avec Mme de Montespan qui lui avait fait avoir sa charge moyennant un pot-de-vin de 20.000 écus (Boislisle, note 3, p.286). Le succès de Daquin se retournait donc contre sa bienfaitrice.

Fagon travailla à la perte de Daquin, dans l'intention de lui prendre sa place ; mais il semble aussi que le Premier médecin soit allé au-de-

vant de ses propres difficultés. Jean Astruc raconte une scène qui aurait dû l'inciter à ne plus importuner le roi avec ses demandes. Louis XIV, faisant l'éloge d'un vieil officier, ajouta en fixant les yeux sur le Premier médecin : "qualité rare, il ne m'a jamais rien demandé". A quoi Daquin, se sentant visé, répondit : "Oserait-on, Sire, demander à Votre Majesté ce qu'elle lui a donné ?" Le roi garda le silence (Lévy-Valensi).

La disgrâce de Daquin se répercuta sur les membres de sa famille. Son frère aîné, Pierre, médecin ordinaire depuis 1678, reçut l'ordre de se démettre de sa fonction et de se retirer à Jouy-en-Josas avec ses 3.000 livres de pension; mais il s'attira, ainsi que son autre frère, l'évêque de Fréjus, une nouvelle disgrâce en février 1698; ils furent exilés, l'un à Brive, l'autre à Carhaix, et y restèrent surveillés de très près (Boislisle, note 2, p.285).

De ses trois fils, l'aîné, Antoine d'Aquin de Châteaurenard, devint président du Grand Conseil, mais dut vendre sa charge après le renvoi de son père : "un autre aurait eu de quoi se consoler avec son bien, comme il le fit, mais beaucoup plus par une très belle femme qu'il avait, et encore plus vertueuse, pieuse, estimée et de beaucoup d'esprit et de sens. Il acheva une longue vie dans une parfaite obscurité" ("Journal de Dangeau" du 19 mars 1706). Le fils abbé, Louis, ne fut pas compris dans la disgrâce, puisqu'il termina son épiscopat comme évêque de Séez (aujourd'hui Sées), mais le troisième, qui avait obtenu le grade de capitaine dans le régiment des gardes, fut relevé de ses fonctions.

Antoine Daquin survécut à peine trois ans à sa déchéance de 1693; il ne finit cependant ni dans la solitude ni dans la misère. Il avait eu dix enfants qui étaient tous parvenus à des situations bien assises. C'est laisser supposer qu'il recevait fréquemment des visites. De plus, son titre de Premier médecin du roi lui avait attiré une très nombreuse et riche clientèle, lui ayant pro-

:-

eu ré une fortune considérable, à laquelle vint s'ajouter la pension allouée par le roi. On ne sait s'il passa le reste de sa vie à Paris, à Quimper-Corentin, ou - le plus probablement - à Moulins, où son fils, Châteaurenard, avait été intendant en 1688. Boislisle écrit :

"Il mourut à Vichy, le 17 mai 1696, âgé de soixante-quatre ans environ"(note 6, p.284).

Antoine Daquin fut enterré obscurément à Vichy; la pierre tombale de l'église Saint-Biaise, rappelant son souvenir, fut enlevée à la fin du XIXe siècle au cours de réparations du dallage (Veissières).

Quels que fussent l'absolutisme de son pouvoir et cette sorte de mystique qui l'entourait, le Roi Soleil n'aurait jamais consenti à laisser dans le dénuement un de ses sujets qui avait tant de fois contribué au rétablissement de sa santé, même si celui-ci avait encouru sa disgrâce.

#### Note

1. - Ce mot est mal écrit dans le manuscrit intégral. Dans l'édition Sautélet (1829), on lit "rêtre", dans celle de Boislisle (1879), on trouve "riche", ce qui paraît le plus probable.

#### Bibliographie

- Boislisle (de) A. : *"Mémoires de Saint-Simon"* (nouvelle éd.), Paris, Hachette, 1879, Tome I, p.284-290. - *"Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeaû"*, p. 381-382.
- Dulieu (L) : *"Sébastien Matte La Faveur"*, Monspeiliensis Hippocrates, n°50, 1970.
- Friedenwald (Harry) : *"The Jews and Medicine"*. John Hopkins Press, Baltimore, 1944. 2 vol. p.817.
- Lévy-Valensi (J) : *"La médecine et les médecins français au XVIIe siècle"*. Paris, Baillière et fils, 1933 - *"Antoine d'Aquin (1632-1696)"*, p. 611-614.

Mercier (L.S.) : *"Tableau de Paris"*, Amsterdam, 1788-T. IX, p.151.

Saint-Simon (Marquis de) : *"Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon, sur le siècle de Louis XIV et de la Régence"*, Paris, Sautélet et Cie, 1829-Tome I, p.121-123.

Simon (Isidore) : *"Antoine Daquin, médecin de Louis XIV (1632-1696)"*. La Médecine à Paris du XII le au XXe siècle (sous la direction d'André Pecker). Paris, Hervas, 1984, p.348-349.

Veissières (Simone, née Chavagnac) : *"Note sur de vieux médecins bourbonnais"*. Thèse de médecine, Paris, 1946 - *"Antoine d'Aquin (1621-1696)"*, p. 29-44.

#### Biographie

Jean-Jacques PEUMERY est docteur en Médecine de l'Université de Paris (1945) et docteur en histoire et philosophie des Sciences (Paris - Sorbonne, 1982). Ancien externe des Hôpitaux de Paris. Pneumophtisiologue qualifié. D'abord médecin des Sanatoriums publics (Seine-et-Oise), puis pneumophtisiologue à Calais. Médecin du personnel de la Ville de Calais. Membre de la Société française d'Histoire de la Médecine et de la SIHM.

Auteur d'une cinquantaine de publications portant sur la pneumo-phtisiologie et sur l'Histoire de la Médecine. Ouvrages publiés : Jean-Baptiste Denis et la recherche scientifique au XVIIe siècle, Paris, l'Expansion éditeur, 1971. - Les origines de la Transfusion sanguine, Amsterdam, B.M.Israël, 1974-75. - Histoire illustrée de l'Asthme, de l'Antiquité à nos jours, Paris, Ed. Roger Dacosta, 1984 (ouvrage traduit en italien). - Histoire illustrée du Diabète, de l'Antiquité à nos jours, Paris, Ed. Roger Dacosta, 1987 (ouvrage traduit en italien). - Histoire illustrée de la Ménopause, de l'Antiquité à nos jours (avec H. Rozenbaum), Paris, Ed. Roger Dacosta, 1990.

Distinctions : Trois fois lauréat de l'Académie nationale de Médecine, Paris (1952, 1971 et 1985). - Lauréat de la société française d'Histoire de la Médecine (1967). - Chevalier de l'Ordre National du Mérite (1976). - Médaille d'Argent de l'Académie nationale de Médecine, Paris (1962). - Médaille de la Ville de Calais, pour services rendus (1993).